

gieuses. La situation des choses ne permettait pas de discuter le prix d'un si grand service, et l'épuisement des finances ôtait la possibilité de l'acquiescer. Dans cette extrémité, le faible roi se déterminait à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilège avec deux ou trois cents hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, et l'autre de palais au roi. On n'a jamais vu la moindre altercation entre ces soldats, quoique de différentes nations et de sectes diverses. Leurs chefs attribuent cette harmonie à une loi qui y condamne celui qui osera disputer sur la religion à la perte d'un mois de sa solde, et à une punition arbitraire, si la controverse a été l'origine de quelques haines ou de quelques querelles. Cet établissement coûte à peine aux Hollandais cent mille francs, qu'ils retrouvent sur les marchandises qu'on y débite. Ils ont en pur bénéfice ce qu'ils peuvent gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de leur livrer à 28 liv. 3 sous le quintal.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue et sans dépenses. A peine les Hollandais s'étaient établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un

voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cent mille livres pesant de riz, à 25 livres 12 sous le millier. Un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 livres 6 sous 8 deniers le cent; un million deux cent mille livres de café, à 4 sous 4 deniers la livre; cent quintaux de poivre, à 5 sous 2 deniers la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que une livre 11 sous 4 deniers la livre; six cent mille livres d'arec, à 13 liv. 4 sous le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la faiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45.100 livres, qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendait autrefois sur l'île entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattait encore pour son indépendance, lorsque le fils et le frère d'un souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrents. Celui que l'ordre de la succession appelait au trône prenait si visiblement le dessus, qu'il ne devait pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandais ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces ré-



publicains avaient embrassés prévalurent à la fin ; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs , plus répétés , plus savans , plus opiniâtres qu'on ne devait s'y attendre. Le jeune prince , qu'on voulait priver de la succession du roi son père , montra tant d'intrépidité , de prudence et de fermeté , qu'il aurait triomphé , sans l'avantage que ses ennemis tiraient de leurs magasins , de leurs forteresses et de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place ; mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie , en lui remettant le sceptre , lui dicta des lois. Elle choisit le lieu où il devait fixer sa cour , et s'assura de lui par une citadelle , où est établie une garde , qui n'a de fonction apparente que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions , elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés , d'amuser son avarice par des présens , de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque , le prince et ses successeurs , auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devaient jouer , n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin , pour le soutenir , que de trois cents cavaliers et de quatre cents soldats , dont l'entretien , avec celui des employés , coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous

les petits bâtimens , toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde , et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer ; c'est-à-dire , quinze millions pesant de riz , à 17 livres 12 sous le millier ; tout le sel qu'elle demande , à 10 livres 7 sous 10 deniers le millier ; cent mille livres de poivre , à 21 livres 2 sous 4 deniers le cent ; tout l'indigo qu'on cueille , à 3 livres 2 sous la livre ; le cadjang , dont ses vaisseaux ont besoin , à 28 livres 3 sous 2 deniers le millier ; le fil de coton , depuis 13 sous jusqu'à 1 livre 13 sous , suivant sa qualité ; le peu qu'on y cultive de cardamome , à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-temps toute liaison avec Balimbuang , située à la pointe orientale de l'île. Sans doute qu'elle ne voyait point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandais , ce pays a été attaqué dans les derniers temps. Après deux ans de combats opiniâtres et de succès variés , les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince indien , vaincu et prisonnier , a fini ses jours dans la citadelle de Batavia ; et sa famille a été embarquée pour le Cap de Bonne-Espérance , où elle terminera dans l'île Roben une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davan-



tage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Maduré, île fertile et voisine de Mata-ram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes, avides et injustes, se servent habituellement de faux poids et de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie; et rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanais en sapant peu à peu les mauvaises lois qui l'entretenaient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'île. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, et la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte et sans industrie.

Les Hollandais, ceux surtout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étaient guère propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques

avances ou de quelques gratifications, on aurait dirigé les travaux de la manière la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auraient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appelés du Coromandel, l'auraient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisaient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours de simples projets. Enfin les généraux Imohff et Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avait mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en était promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvaient un débit libre, facile et avantageux. L'industrie se serait tournée vers des objets plus importants, si la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'île. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de sucre, à un assez grand nombre de balles de café, à quelques autres articles peu importants.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java,



sont portés à Batavia , bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra , au sixième degré de latitude méridionale.

Une ville qui donnait un entrepôt si considérable a dû s'embellir successivement. Cependant , à l'exception d'une église récemment bâtie , aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds , sans grâce et sans proportion. Si les maisons ont des commodités et une distribution convenable à la nature du climat , leurs façades sont trop uniformes et de mauvais goût. En aucun lieu du monde les rues ne sont plus larges et mieux percées. Partout elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres et solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés des deux côtés de superbes arbres , qui donnent un ombrage délicieux ; et ces canots , tous navigables , portent les denrées et les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur , qui devrait être naturellement excessive à Batavia , y soit tempérée par un vent de mer fort agréable qui s'élève tous les jours à dix heures , et qui dure jusqu'à quatre , quoique les nuits soient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore , l'air est très-malsain dans cette capitale des Indes hollandaises , et le devient tous les jours davantage. Parmi les habitans , à peine en voit-on un seul dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs

vives. La beauté , si impérieuse ailleurs , est sans mouvement et sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui se portait bien n'est plus , nulle surprise pour un événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire : *Il ne me devait rien* , ou bien : *Il faut que je me fasse payer par ses héritiers*.

On ne sera point étonné de ce vice du climat , si l'on considère que , pour la facilité de la navigation , Batavia a été placée sur les bords d'une mer la plus sale qui soit au monde , dans une plaine marécageuse et souvent inondée , le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante , couverts des immondices d'une cité immense , entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air et s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers et le dégoût de ces exhalaisons infectes , on brûle sans interruption des bois et des résines aromatiques , on s'enivre d'odeurs , on remplit les maisons d'innombrables fleurs , la plupart inconnues dans nos contrées ; les chambres même où l'on couche en sont pleines. La profusion en est encore plus grande dans les campagnes , où tous les vergers , tous les champs , tous les potagers sont entourés d'eaux stagnantes et malsaines. Les habitans de ces pays lointains ignorent que les fleurs , qui , artistement rangées , servent de parure à la beauté , et qui ,



négligemment répandues dans nos palais, les embaument si agréablement, transportées dans des lieux fermés, sont très-dangereuses. Il faut les laisser dans les prairies, dans les jardins, sur lesquels la nature, toujours sage, les a fait naître, ou ne les en tirer que pour les placer dans des endroits à peu près aussi ouverts. Le jour, la nuit, au soleil comme à l'ombre, elles corrompent l'air d'un appartement bien clos, et le remplissent d'un poison funeste. Les voluptueux qui aiment à y dormir périssent quelquefois d'une mort subite, et sont plus souvent attaqués de ces affections vaporeuses que nous croyons trop légèrement l'effet de l'imagination ou d'un caprice. Ces malheureux accidens, dont la cause est si peu connue, doivent être bien plus grands, bien plus multipliés à Java, où les plantes ont plus de parfum et plus de force que dans nos climats. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois dans l'année respirer un air frais et sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, et qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces, mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves dispersés sur un vaste ter-

ritoire, perdu en objets d'agrémens ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étaient originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse aux Moluques, à Célèbes, ou dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage, et jamais ils ne perdent le désir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte et son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différends étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses et si ennemies les unes des autres, il a été porté des lois atroces, et ces lois sont maintenues avec une sévérité impitoyable. Elles ne sont impuissantes que contre les Européens, qui sont rarement punis, et qui ne le sont presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-temps ils se portaient en foule à Batavia, où ils avaient amassé des trésors immenses. On les accusa en 1740 de vouloir renverser l'état, exterminer leurs maîtres, et s'emparer de la ville. Douze mille furent massacrés. Des relations sans nombre ont donné les détails de cet horrible carnage; mais aucune ne con-



tient des preuves satisfaisantes d'un crime qui enfanta tant d'abominations. La plupart même affirment ou font soupçonner que ce fut un moyen imaginé par les principaux membres du gouvernement pour se dispenser de payer à ces étrangers les sommes considérables qui leur étaient dues. Il est bien surprenant que des depositaires de l'autorité n'aient jamais rien dit, jamais rien écrit pour écarter de leur front un si grand opprobre ; il est peut-être plus étrange encore que la compagnie n'ait fait aucune démarche connue pour remonter à la source de ces bruits, si injurieux à ses agens. Aurait-elle oublié que la réputation d'intégrité doit être pour tout corps sage le premier ressort d'une politique bien entendue ?

Que les Chinois eussent mérité le traitement qu'ils éprouvaient, ou qu'on eût voulu simplement s'enrichir de leurs dépouilles, ils ne se rebutèrent pas. Comme ce sont les sujets les plus abjects de leur empire qui s'expatrient, ils ont continué à se rendre en foule dans un établissement où il y avait de gros gains à faire ; et l'on en compte environ deux cent mille dans la colonie. Ils y exercent presque exclusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultivateurs, ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité si publique et si étendue n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation, et à d'autres tributs plus humilians encore.

Un pavillon arboré sur un lieu élevé les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singulièrement attribuée à l'usage généralement reçu d'abandonner leur éducation à des esclaves. On peut espérer qu'un pareil désordre ne tardera pas à diminuer, et qu'un jour peut-être il cessera entièrement.

Depuis long-temps M. Radermachten formait une nombreuse bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages anciens et modernes. Il réunissait dans un cabinet très-bien entendu ce que la nature offre de plus rare dans les trois règnes ; il faisait venir les instrumens les plus parfaits de physique, de mathématique et d'astronomie ; il inspirait le goût des sciences et des arts à ceux des citoyens qui montraient quelque intelligence. Par ses soins, tous les hommes instruits composèrent, en 1778, une société ; et il donna à ce corps, le premier de ce genre qu'aient vu les Indes, les immenses richesses littéraires qu'il avait acquises. Sa générosité alla jusqu'à faire les fonds nécessaires pour distribuer des prix annuels, et il arrêta que les questions qu'on proposerait seraient relatives à cette partie du globe trop négligée. Un nouvel esprit doit être la suite de ce magnifique



établissement, et des idées plus justes amèneront nécessairement des institutions plus sages.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un sol abondant en productions qui lui sont propres, ou que l'art y a naturalisées, les tables sont surchargées de ce que l'Europe et l'Asie fournissent de plus rare et de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'île, regardées avec raison comme malsaines ou peu agréables, sont remplacées par celles de *Seltz*, arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que dans le reste du globe on trouve si économe et si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guère plus libres à Batavia que dans les autres établissemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y sont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avaient cherché à rompre le cours de ces liaisons, toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devaient le jour.

Ils sont moins sévères depuis qu'un charpentier qui voulait que son fils eût une religion se mit en disposition de le faire circoncrire.

Le luxe a fait encore plus de résistance que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Jamais elles ne se montrent en public qu'avec un cortège nombreux d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de superbes palanquins. La compagnie voulut, en 1758, modérer leur passion pour les diamans. Ses réglemens furent reçus avec mépris. C'eût été en effet une étrange singularité que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent, et que des négocians eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent pour le repandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force et l'exemple d'un gouvernement européen luttent en vain contre les lois et les mœurs d'un climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère hollandais dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia; ils sont couverts de maisons propres et riantes, de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats, de vergers dont les fruits variés ont un goût exquis, de bosquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés, même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituelle-